Document generated on 07/06/2025 6:27 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Pssht!

Diane Poirier

Number 67, Fall 2001

Menaces

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4023ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Poirier, D. (2001). Pssht! *XYZ. La revue de la nouvelle*, (67), 34–36.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Pssht !

Diane Poirier

Comme toutes les fois, comme toutes les femmes ou presque, elle avait mis un soin particulier à sa toilette. Épilation en règle, aisselles, jambes, quelques égarés au dessus de la lèvre supérieure. Sous-vêtements fins, même s'il ne les voyait jamais, un peu de « pouch pouch » à l'endroit stratégique ; soupçon de fromage hors trajectoire, mais bon, pourquoi pas ? Tout cela fait partie du rituel qui permet à une femme d'entrer confiante chez son gynécologue.

Un homme délicat. Réservé, à sa place (c'est quand même le moins qu'on puisse espérer d'un professionnel dont le regard expert se loge en un lieu si intimement vôtre), une perle, ce docteur Rosenstein, il écoute toutes les petites remarques malhabiles sûrement mille fois entendues, tous les petits mots d'esprit issus de la gêne et de l'inconfort. Il comprend tout cela. Il ne parle pas beaucoup et c'est très bien ainsi.

Depuis bientôt vingt ans, depuis les premières règles, depuis le déménagement à Toronto en pleine adolescence où elle n'avait pas eu le choix de ne pas suivre « le transfert de la compagnie », comme disait son père, depuis toutes ces années, une fois l'an, sans raison apparente, Nancy voit Jack, pas Jacob ni le docteur Rosenstein, Jack comme il lui avait demandé de l'appeler en lui chatouillant le bout du nez, il y a des lustres, alors qu'elle n'était qu'une gamine apeurée, seule, sans amis dans une ville nouvelle et une langue étrangère, une gamine, qui saignait anormalement et qui, encore une fois, n'avait pas eu le choix, s'était retrouvée assise là à révéler le débordement de sa couleur intime à un homme qui avait pourtant fini par l'apaiser. Jack avait été à la fois son premier confident et son premier soulagement dans cette ville hostile. C'est lui qui avait suggéré de substituer Nancy à Nanette lorsqu'elle lui avait parlé, la voix chevrotante, de la risée dont elle était victime à l'école à cause de son nom. Et du coup Jack avait arrêté deux hémorragies.

Ils se retrouvent comme de vieux amis, sans beaucoup de mots, complices de l'intimité qu'on souhaite sans surprises. La chose n'est plus une corvée depuis des années pour Nancy, même la toilette de mise ne suscite plus d'angoisse et est presque devenue une petite douceur, un prétexte à l'achat de lingerie neuve.

Cette journée-là, en faisant l'examen, Jack dit : « *Oh ! you're fancy today !* » Si elle n'avait pas si bien connu Jack, si elle n'avait pas autant douté d'avoir mal entendu, elle se serait redressée, aurait elle-même retiré le spéculum, le lui aurait foutu en pleine poire et serait sortie. Mais Nancy n'a rien fait, elle a ravalé le malaise qui lui remontait dans la gorge, comme le spéculum, énorme soudainement, porte-voix qui propulsait les paroles du médecin, du docteur, Rosenstein pour la première fois. De quel droit ? Non mais, de quel droit lui parlait-il aujourd'hui comme cela ? Qu'est-ce qui l'autorisait à poser un commentaire de la sorte ? Après l'examen, elle est sortie sans dire merci, les lèvres serrées. Elle a traîné son malaise toute la journée, dans toute la ville. « *Oh ! you're fancy today !* » Comment la réserve de cet homme avait-elle pu tomber d'un seul coup ? En essayant des chapeaux dans un grand magasin, elle s'est dit qu'elle ne retournerait probablement plus jamais chez Jacob Rosenstein, qu'elle trouverait un nouveau gynécologue, une femme cette fois, à qui elle conterait la chose en lui donnant du madame gros comme le bras. Elle a traversé à toute vitesse les rayons de la lingerie et des parfums. Elle a marché pour revenir à la maison — huit kilomètres —, vexée, perturbée, en essayant de comprendre. Jack, son Jack si discret et si parfait, si professionnel et pourtant si près d'elle. Comment avait-il pu ? Elle ne comprenait décidément pas. En voyant un groupe d'adolescents traverser la rue à la mauvaise place en jurant contre le brigadier qui les interpellait, Nanette s'est dit qu'elle attendrait dorénavant les situations dramatiques avant de se pointer chez un médecin.

En arrivant chez elle, Nancy embrasse sa fille, sa désormais grande fille de douze ans qui commence à se maquiller et à se colorer les cheveux, à aimer mieux embrasser les garçons que sa mère. Sa fille si populaire qui a tant d'amis, qui traverse de moins

en moins aux intersections, et qui appellera probablement tous les professionnels qui la soigneront par leur titre. Nancy dépose ses deux paquets — un chapeau très laid et une écharpe mal assortie qu'elle ne portera pas et qu'elle n'échangera pas non plus. Elle étreint sa fille un peu plus qu'à l'habitude. Puis elle se sauve aux toilettes, endroit qu'elle a volontairement évité toute la journée pour ne pas entendre l'écho de la voix d'un médecin dans la porcelaine.

En remontant la petite culotte aux bordures de malines qu'elle a payée une fortune, elle est saisie d'un malaise encore plus fort que celui qui l'avait enserrée dans le cabinet de Jack. Un malaise qui la fait sourire, toutefois. Et qui la réconforte, malgré tout. En sortant, elle demande à sa fille de ne plus ranger son vaporisateur à brillants à côté des parfums.